

l'Action

Toumbé dèssus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMÉRO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

MONTREAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1678

A LONDRES



Les souverains étrangers au Couronnement

ou
Erreur n'est pas Compte.

SAUVES PAR M. LEMIEUX!

Les riverains de la Rivière des Prairies devront une fière chandelle à M. Lemieux. M. Brodeur devant tomber bientôt, comme une poire mûre, sur le banc de la Cour Suprême, c'est au ministre des Postes qu'incombe la douce tâche de parcourir le "beau district de Montréal" pour démontrer à ses habitants les avantages de la réciprocité commerciale et leur dire que le temps est proche où il fleurira des quais sur les ronces et des bureaux de poste sur les chardons. Or, parlant l'autre jour à Saint-Vincent-de-Paul, M. Lemieux a donné aux gens de la Rivière des Prairies le sage conseil de ne pas se laisser enjôler par les spéculateurs, de garder leurs terres, car on avait déjà commencé parmi eux, à la sourdine, le canal de la baie Georgienne, et ils vivraient assez longtemps pour avoir chacun dans sa terre un dépôt de charbon et un elevator.

Mal renseignés sur la situation, ignorant que le canal passerait par là; surtout, ne pouvant pas soupçonner ce que les dragues avaient à fourrer tout le temps leur grand nez dans l'eau de la rivière, les naïfs Normands de ce pays-là, qui vendaient leurs terres cinquante piastres de l'arpent il y a cinq ans, étaient en train de les sacrifier: quand ils en attrapaient deux mille piastres de l'arpent (une misère, un plat de lentilles!), ils se croyaient riches, ils faisaient chanter des grand'messes d'actions de grâces; on en cite qui, crainte de mourir sur la paille, et du reste incroyablement abusés par les spéculateurs, ont donné pour cinq cent piastres de l'arpent de magnifiques fermes d'un arpent sur quarante, éloignées de Montréal de quinze milles à peine et où, le croiriez-vous? la pomme de terre, le navet et la carotte venaient, que dis-je, viennent encore, à merveille.

Le discours de M. Lemieux mettra fin à cette indigne exploitation de la simplicité campagnarde; désormais, quand le courtier d'immeubles s'amènera avec ses paquets de billets de banque et ses sacs pleins d'or, on saura qu'il veut voler les gens, et on la lui mettra (la botte) à la bonne place.

Les habitants de la Rivière des Prairies devraient demander à M. Fielding de faire frapper des pièces en cuir de cinq cents piastres pour les mettre en circulation le jour où, les Cap Sullivan, les Cap Commee et autres marins célèbres d'Ontario étant tenus par un ministre clairvoyant, dans leurs expéditions au Bout-de-l'Île, d'entreposer des grains et de prendre du charbon et du whisky blanc chez tous les habitants de Saint-Vincent-de-Paul et de l'Abord-à-Plouffe, la bonne terre à ravets, dans ces grands centres industriels, se vendra enfin ce qu'elle vaut — dix mille piastres de l'arpent.

Olivar Asselin.

ACCUSE DE RECEPTION

Nous recevons la lettre suivante:

Montréal, 14 juin 1911.

M. Jules Fournier,
directeur de l'Action,
Montréal.

Cher monsieur,

Nous vous remercions cordialement pour l'exposé que vous avez fait dans votre journal, samedi dernier, de la situation des Franco-Américains de l'Etat du Maine.

Continuez à être le défenseur ardent de la cause franco-américaine et votre journal deviendra l'organe le plus populaire de Montréal, et le plus sympathique au public intelligent.

UN GROUPE DE LECTEURS:

A. Lemay, 97 rue St-Jacques; A. Rieudeau, 133 avenue Aird; Victor-R. Hérard, 97 rue St-Jacques; Maurice Tétreau, 97 rue St-Jacques; Louis-Ch. Fleury, 707-E. rue Ste-Catherine; Wilfrid Paquin, 428 rue Cu-villier; A. Leprohon, 164 rue Aylwin; E.-W. Quevillon, 24 rue Roy; P. Dehertogh, 528 Parc Lafontaine; Amédée Desrochers, 219 rue Rivard; J.-B. Cinq-Mars, 218 rue La-salle, Maisonneuve; J.-M. Lemieux, 475 rue St-Hubert; M. Proulx, rue St-Christophe; M. Dubé, rue St-Christophe.

Le Canada assure que les fêtes du couronnement "ont donné lieu à des manifestations d'enthousiasme indescriptibles de la part du peuple anglais."

Il ne dit pas que c'est à cause de M. Laurier.

Mais il doit le penser.

ERREUR JUDICIAIRE

A voir si souvent sa balance
Pencher à tort et de travers,
On se demande, sans jactance,
Si, pour asperger les pervers,
L'aigre-douce dame Justice
Y voit, comme ça, toujours clair,
Ou si, plutôt, à la jocrisse,
Elle ne manque point de flair.

Si, dans le cas qui nous occupe:
Le procès Soleil-Fournier,
Les gens à culotte sous jupe,
Dédaignant le calendrier,
Ne se sont trompés que de manche.
C'est, dans l'instance, à peine un jour:
Le quinze octobre est un dimanche,
La cause est remise à ce jour.

J.-H. Malo.

TOUS LES GENS BIEN LISENT
L'"ACTION".

L'"Action" est publiée à Montréal par
Jules Fournier, tous les samedis. Adresse
pour la police: rue Saint-Denis, 323.

V'LAN!

Les gens comme il faut n'achètent jamais la Presse.

Un lecteur nous écrit:

"Le Canada rivalise avec le tramway, pour renverser le monde.

"Chaque fois qu'une voiture du tramway frappe quelqu'un, le Canada cogne sans merci sur le français, disant invariablement que ladite voiture "était en charge de tels employés".

"Il faudrait voir, ce semble, à ce que le tramway ne mène pas les conducteurs, voyons!"

Une feuille ministérielle, le Spectateur de Hull, nous prend à partie, dans son dernier numéro. Elle écrit que notre directeur est un "fou" et notre journal "une feuille de chou."

Vous ne changez même pas de page, vous prenez tout simplement la colonne suivante, à même hauteur, et que trouvez-vous? Un entre-filet de cinq phrases, emprunté mot à mot à ce "fou", à cette "feuille de chou", par le Spectateur, et donné comme inédit par ce dernier.

Parfaitement!

Ce n'est pas croyable, mais c'est vrai. Vous trouverez cela dans le Spectateur de Hull, numéro du jeudi 15 juin, en première page, colonnes 4 et 5.

Dans son adresse à Georges V, la ville de Montréal se prosterne humblement dans la poussière aux pieds du nouveau roi. "...Et puissent vos sujets, dit-elle, vivre longtemps à l'ombre bienfaisante et lumineuse de votre sceptre."

L'ombre du roi serait donc "lumineuse."

Comme phrase de courtisan, on n'a pas trouvé mieux depuis longtemps. C'est presque le mot de l'abbé de Polignac: "La pluie de Marly ne mouille point."

La Presse ne trouve pas de son goût les orages de lundi dernier.

Elle dit que ça manquait de sensation. Calme tes transports, modère tes chiens, ma vieille.

En tramway.

Le ministériel.—On aura beau dire, vous savez, Gouin est tout de même un homme de valeur.

L'autre.—Oh! oui... ben d'valeur.

M. d'Hellencourt, directeur du Soleil, est un puriste. — Cette décision de M. Laurier, écrivait-il un jour, *involve* (sic) une grande noblesse de caractère.

Un journal parle d'un vol audacieux commis ces jours derniers.

"Le coupable, dit-il, n'a pas quitté Montréal; la police est à ses trousses et connaît son adresse. Il sera sûrement arrêté ce soir ou demain matin."

Un homme averti en vaut deux.

M. Rodolphe Lemieux se dit sûr de gagner les prochaines élections. "La victoire, dit-il, est dans l'air."

Cela ne fait pas de doute: le danger, c'est qu'elle y reste.

On parlait aviation, tout en regardant monter le ballon de la Presse.

—Tout de même, dit l'Idiot, avec tous leurs progrès ils n'ont pas encore trouvé de machine qui puisse voler aussi longtemps qu'un ministre.

Un journal assure que l'Action a depuis longtemps perdu l'estime "de ceux qui sont chaque semaine forcés de la lire".

Si ce confrère n'avait jamais perdu l'estime que des gens qui se croient obligés de le lire, il aurait bien meilleure réputation qu'il n'a.

Le Roi a été reçu en audience par M. Brodeur.

Mais le Roi n'est pas plus fier pour cela.

Questions toujours d'actualité.

On se demande pourquoi le pays paie douze mille piastres au premier-ministre pour faire une chose, et cinq mille piastres au chef de l'opposition pour empêcher le premier-ministre de faire cette même chose?

M. Turgeon se désespère de plus en plus. Comme il doit aujourd'hui maudire le sort, de l'avoir fait tomber entre les mains du juge Cimon!

Veut-on savoir la dernière de Sir Frederick? En sortant de table, à un dîner donné par le duc de Connaught, il s'est trouvé pris d'indigestion et... s'est évanoui.

L'histoire, hélas! est strictement authentique.

Les Anglais voient augmenter chaque jour, chez eux, le coût des produits agricoles.

Depuis l'arrivée de M. Brodeur, surtout, le foin est hors de prix.

OU A-T-IL PRIS SES \$200,000?

Voici un gros livre à couverture bleue, portant ce titre prolixe et baroque:

Liste des actionnaires

des

BANQUES AUTORISEES

du

CANADA

jusqu'au 31 décembre 1910.

Ouvrons-le cependant ensemble, s'il vous plaît, à la page 26. Nous y lisons tout d'abord, vers le milieu de la page, ces quelques mots, sous l'en-tête: BANQUE DE MONTREAL:

Lemieux, Hon. Rodolphe, K.C., Montréal, 62 (actions)

Arrivons maintenant à la page 481 et nous trouvons cette autre mention:

BANQUE D'HOCHELAGA — Lemieux, Hon. Rodolphe, Montréal, 50 (actions)

Faisons maintenant un tout petit calcul, si vous voulez bien.

62 actions dans la Banque de Montréal, à 250, cela représente... combien?—Exactement, \$15,872.

Et 50 actions dans la Banque d'Hochelaga, à 170?—\$8,500.

Soit donc, en tout, \$24,372.

Mais ces \$25,000 (en chiffres ronds) représentent à peine une petite partie de la fortune actuelle du ministre des postes.

Outre ces actions, M. Lemieux possède encore des intérêts en vingt endroits différents. On évalue couramment ses biens à plus de \$200,000.

Or, M. Lemieux, qui était en 1896 un tout petit avocat et qui depuis cette époque s'est donné à peu près exclusivement à la politique, M. Lemieux n'a pu gagner ces \$200,000 avec son bureau d'avocat.

Il n'a pu les économiser davantage (car il dépense largement) à même son traitement de député ou même de ministre.

Alors, où les a-t-il pris?

Nous voulons croire qu'il les a acquis honnêtement.

Mais où, mais comment?

M. Lemieux a le devoir de répondre à ces questions.

Il a le devoir d'expliquer d'où viennent ces \$200,000.

Cette fortune, amassée en si peu d'années dans la politique, par un homme qui n'est ni avocat pratiquant, ni financier, ni industriel, ni commerçant, cette fortune nous avons le droit d'en savoir l'origine.

Le peuple se défie instinctivement des hommes politiques qui s'enrichissent du jour au lendemain.

Pour sa propre réputation, M. Lemieux devrait répondre aux questions que nous lui posons ici. Il devrait dire au public où il a bien pu gagner ainsi \$200,000—quand son chef M. Laurier et son collègue M. Fielding, tous deux plus vieux que lui dans le ministère, en sont réduits tous deux à recevoir des cadeaux de leurs partisans pour échapper à la gêne...

C'est le seul moyen qu'il ait de s'épargner les soupçons qui—à tort, nous le voulons bien—ne manqueraient pas de l'atteindre, et de plus en plus profondément, s'il continue à garder le silence.

Où M. Lemieux a-t-il amassé sa fortune? Où a-t-il pris ses \$200,000?

Jules Fournier.

Le Peuple contenait dimanche dernier, sur les exemptions de taxes de Notre-Dame-de-Grâce, un article qui, publié dans l'Action, nous eût tout de suite attiré, de la part de M. Jérémie Décarie, cette fois, une autre action de quarante-cinq mille piastres.

Seulement, le propriétaire du Peuple, M. Marcell, peut payer, lui, les quarante-cinq mille piastres. Alors, on ne les lui demande pas...

"Tout ce que je possède, je l'ai gagné en peinant," s'écriait M. Rodolphe Lemieux à Saint-Constant.

Il a dû beaucoup souffrir, alors, pour amasser \$200,000.

"M. Bourassa, déclarait au même endroit le ministre des postes, M. Bourassa s'est moqué de mes voyages diplomatiques."

On s'est moqué de ses voyages diplomatiques!

Non, mais peut-on...?

Il prétend qu'il faut que M. Bourassa soit fou pour avoir osé le ridiculiser.

Que faut-il alors penser de M. Béland, qui, lui, le traite de... "coch...?"

PRÊTS A VENDRE TOUTE UNE RACE

Comment les assimilateurs sont en train de faire triompher leur politique au Vatican.

Extraits textuels d'une correspondance adressée de Rome par deux observateurs bien placés pour voir et pour entendre.

Deux Canadiens-Français qui vivent à Rome depuis longtemps, — bien placés par conséquent pour voir et pour entendre, — vont nous faire part ci-après, dans une série de lettres intimes, de leurs observations sur le "travail" accompli dans les milieux pontificaux, en ces derniers mois, par les partisans de la politique "anglo-saxonne", au détriment des Canadiens-Français.

Ces lettres, adressées à un prêtre du diocèse de Montréal, n'étaient en aucune façon destinées à la publication. Elles empruntent néanmoins aux circonstances un tel intérêt, que nous n'hésitons pas à en donner ici les principaux passages.

On dira, après les avoir lues, si elles suffisent à justifier le titre que nous avons placé en tête de ces lignes.

Lettres de M. X...

Collège Canadien Rome

Le 3 décembre 1910.

Je vais vous apprendre ce que vous savez déjà sans doute, mais il vaut mieux apprendre une chose deux fois que d'être exposé à l'ignorer, lorsqu'on a quelque intérêt à la connaître.

Je ne m'occupe pas de haute politique ecclésiastique, mais je n'ai pu m'empêcher de prendre un certain intérêt aux déclarations que le cardinal Merry del Val a faites à Mgr Tétu, lorsque celui-ci est allé lui faire visite, il y a quelques semaines. Il s'agit de la nomination au siège d'Ottawa. A peine, d'après Mgr Tétu, l'entretien était-il commencé, que Son Eminence abordait ce sujet brûlant: faut-il qu'il sente vivement le besoin de s'expliquer... je veux dire, de se disculper.—Si un Canadien-Français n'a pas été nommé à Ottawa, prétend le cardinal, c'est tout simplement parce que les Canadiens-Français étaient opposés à la chose: c'est-à-dire qu'il y avait tellement d'opposition contre les candidats proposés, que les cardinaux ont dû choisir celui contre lequel il y en avait le moins. C'est évidemment le mot d'ordre à Rome, car Monseigneur Sbarretti, que nous avons l'honneur d'avoir dans la maison, a donné la même explication dès le premier jour de son arrivée. Naturellement, Mgr Tétu a gobé ça tout de suite: ça ne sera pas la première chose qu'il ait gobée dans sa vie. Mais ce n'est pas à nous qu'on fera avaler ce raisonnement, à savoir: que par suite de l'opposition qui pouvait se manifester contre tel ou tel candidat, on ait dû choisir celui contre lequel toutes les oppositions se réunissaient.

Je ne crois pas que le cardinal Merry del Val soit un naïf. Son explication à Mgr Tétu le laisserait supposer. J'aime mieux croire qu'il en a une autre—bien connue d'ailleurs. Quant à la première, elle fournit un bon prétexte à défaut de la raison qu'on ne peut avouer.

Collège Canadien Rome

Le 19 décembre 1910.

Avant tout, je veux vous faire mes vœux pour la nouvelle année, et ils sont d'autant plus chaleureux que les circonstances sont plus mauvaises.

Mgr Bourne est à Rome. Il y est sans doute pour sa santé ou son plaisir avant tout. Je suppose qu'il en profite pour avancer ses affaires. C'est un droit que je ne lui conteste nullement: il n'oublie pas un instant qu'il est Anglais.

D'autre part, je sais—de source absolument certaine—comment raisonne aujourd'hui le cardinal Merry del Val au sujet de M. Bourassa et de la campagne bourassiste.

On ne se gêne nullement, ici, pour parler des "demandes" de l'Angleterre—chose soigneusement dissimulée au Canada. Il est certain que l'opposition à ces demandes s'incarne dans M. Bourassa, qui est apparu comme le champion de l'idéal canadien français et de la cause catholique. A ce sujet, voici le double idée de Son Eminence:

1° Il faut faire pression sur les catholiques canadiens pour leur faire accepter les "demandes" de l'Angleterre. AFIN DE GAGNER L'INFLUENCE ANGLAISE A LA CAUSE CATHOLIQUE. En d'autres mots, il faut sa-

crifier les catholiques du Canada pour le bénéfice des catholiques des pays anglais en général.

Politique maudite, cent fois maudite politique! On oublie pour elle les âmes à sauver.—Et de quel droit vient-on se mêler de nos affaires dans une question purement politique? Depuis quand l'autorité spirituelle de l'Eglise est-elle au service de la politique humaine, politique, dans le cas présent, hostile d'ailleurs, par-dessus le marché, à l'Eglise elle-même? La preuve n'est-elle pas faite cent fois que cette ingérence de l'Eglise dans la politique lui a toujours été néfaste, et qu'elle ne s'en est jamais tirée qu'avec des contrats inviolables et des concordats déshonorants? Rien pour ma part ne m'humilie plus que de voir la société de Jésus-Christ, la société spirituelle, oublier ainsi sa mission.

Et, 2°, M. Bourassa est un homme dangereux, et l'on verra d'un mauvais oeil toute tentative de sa part auprès du Vatican.

Pardon de cette longue missive, et meilleure année. Bonne n'est pas assez.

Collège Canadien Rome

Le 21 décembre 1910.

Je ne me rappelle pas si dans ma dernière lettre, après avoir parlé de Mgr Bourne et de son voyage à Rome, j'ai ajouté—comme j'en avais l'intention—que sa présence ici pose un point d'interrogation au sujet de son attitude touchant la marine canadienne. J'ai voulu simplement vous faire partager le doute qui a traversé mon esprit à la suite de certains échos venus dans la direction du Vatican.

Je suis convaincu que Mgr Bourne a été, pour une bonne part, dupe et victime de son entourage: d'autres lui ont fait dire, tout innocemment, ce qu'ils n'auraient pas voulu dire eux-mêmes. En second lieu, Mgr Bourne désire certainement voir triompher au Canada la politique de l'Angleterre impérialiste. Il est Anglais: si j'étais Anglais, je serais peut-être dans les mêmes sentiments...

Enfin, a-t-il été question de la chose entre Mgr Bourne et le cardinal Merry del Val? Cela m'a paru vraisemblable et j'ai tenu à vous le signaler...

Mgr Sbarretti a confirmé, hier soir, à table, l'opinion que nous avions à son sujet, c'est-à-dire qu'il ne s'est jamais douté, et qu'il ne se doute pas encore, du tour indigne qu'on lui a joué en 1905, lors de la création des nouvelles provinces. Il nous a dit que M. Fielding ne s'était pas bien conduit, en cette circonstance, à l'égard des catholiques. Evidemment, Mgr Sbarretti ne sait pas encore que l'attitude de M. Fielding n'était qu'une manoeuvre de parti savamment ourdie par notre grand Canadien...

Je vous renouvelle mes vœux et vous prie de croire à mes sentiments cordialement dévoués en J.-C.

Collège Canadien Rome

Le 10 janvier 1911.

Je ne suis pas aussi pessimiste que vous. On n'est jamais vaincu que lorsqu'on abandonne le combat. La politique anglo-saxonne disparaîtra probablement avec le cardinal Merry del Val. C'est la loi des contrastes: son successeur n'en sera pas.

Ce qui m'afflige le plus, pour l'instant, ce n'est pas l'intérêt compromis de la petite fraction catholique canadienne—il faut ajouter maintenant: canadienne-française—: c'est celui de l'Eglise universelle auquel on porte atteinte par l'usage ou l'abus de la politique. Les modernistes aiment à répéter qu'il y a plusieurs mauvais esprits dans l'Eglise, entre autres l'esprit de politique. On n'aurait jamais pu les condamner s'ils n'avaient dit que cela. Je ne crois pas que rien en effet ait jamais fait à l'Eglise autant de mal que la politique. Tout peut servir à promouvoir les intérêts des âmes, tout, excepté la politique, particulièrement la politique damnée et machiavélique de l'Italien, la politique de la *combinazione*.

L'Eglise n'a jamais retiré de la politique que des chaînes honteuses et malgré cela il se trouve toujours des hommes d'Eglise pour y croire. Ceux-là naturellement se croient habiles, et les politiciens les apprécient à leur juste valeur:

c'est-à-dire qu'ils les tiennent pour de plats nigauds.

Mgr Stagni est intelligent, paraît-il, et on pourrait espérer qu'il sera impartial... Sous toute réserve. Il est important, à mon avis, qu'il soit bien reçu chez nous, mais qu'il ait l'impression que les Canadiens-Français sont décidés à obtenir justice.

Mgr Latulippe a fait un excellent travail à Rome. Pourquoi Mgr Archambault a-t-il renoncé à son projet de voyage? Il faut parler fort et demander beaucoup. En vertu de la "combinazione" qui domine l'Italien, on est sûr de n'obtenir jamais que la moitié de ce qu'on demande.

Lettres de M. Y...

Rome, 10 janvier 1911.

Je viens de recevoir ta lettre du 28 décembre. Merci de tes bons souhaits. Je te renvoie la balle pour 1911. Si je n'étais si nouveau à Rome, je serais tenté de te dire bien des choses, qui, je le crois, t'intéresseraient. Vu mon âge avancé et mon expérience, qui n'est pas d'hier, je vais me hasarder non pas dans le chemin de la diplomatie, mais dans un petit sentier tout étroit mais assez bien dessiné déjà.

Dans mes heures de loisir, je fais le mort afin de mieux me renseigner sur une foule de choses... canoniques, plus ou moins.

En te disant qu'il se fait depuis novembre, à Rome, un travail gigantesque contre le français, ou, pour être plus exact, contre la race dont tu es toi-même, je ne t'apprends rien de nouveau. En voyant passer à Rome certains personnages—importants ou soi-disant tels—et en mettant à la suite les unes des autres certaines conversations, je constate que l'on fait en ce moment, ici, une guerre à mort à l'élément français du Canada. Bourne, de Londres, est à Rome depuis deux mois et s'il ne couche pas avec Mgr del Val, c'est tout juste. Il a de longs tête-à-tête avec le Pape, et ensuite il fait le tour des cardinaux.

L'Angleterre impérialiste veut faire intervenir l'influence de Rome pour éviter indirectement à plier l'échine devant "l'inévitable": la fusion par la voie de l'impérialisme.

Ce dont je suis convaincu, c'est que M. Laurier garde ici beaucoup d'influence—malgré Bourassa—grâce à Bourne, Sbarretti, Merry del Val et les agents subalternes... Chose étonnante, Sbarretti, après ses bévues—à notre point de vue—semble conserver l'estime de ses supérieurs. Il n'y a pas très longtemps, le Pape disait à quelqu'un, ici, dans une audience, en se portant le doigt au front: "Sbarretti est un homme... a mente." Moi, j'ai cru tout d'abord que cela voulait dire: sans cervelle; mais il paraît que ma traduction n'était pas exacte. Avant-hier, 8 janvier, on me disait que Merry del Val a cet ex-délégué en haute estime. Est-ce à cause de l'oeuvre néfaste qu'il a accomplie chez nous? Celui qui me disait cela sortait d'une longue entrevue à la secrétairerie d'Etat.

Comment Sbarretti est-il parvenu à remplacer Mgr Jansens, c'est une chose sur laquelle je ne suis pas encore complètement fixé. Tout en étant ex-délégué et l'hôte du Collège Canadien, il continue de recevoir régulièrement d'Ottawa, chaque semaine, une volumineuse lettre chargée, remplie de découpages adressés par Sinnott, qui semble jouer le rôle de trait d'union entre Ottawa et Rome.

Ce que je puis affirmer sans crainte d'exagération, c'est que, à Rome, le parti de langue anglaise achève de faire sombrer la barque canadienne-française. Quant à la barque franco-américaine, elle est déjà coulée à pic.

Il vous faut lutter à bras raccourcis, avant de réussir à faire accepter vos désirs—je ne dis pas vos volontés.

Un Canadien que j'ai admiré ici pour sa manière d'agir, c'est Mgr Latulippe, qui, tout en ne faisant rien voir aux Anglais, répand à droite et à gauche les bonnes idées. C'est un des derniers évêques consacrés chez nous, et cependant c'est à mon point de vue, parmi les prélats du Canada, celui qui craint le moins de compromettre son avancement. Il a été deux semaines ici et, crois-moi, il n'a pas passé ce temps à dire des banalités ni à louer les Irlandais plus qu'il ne convient. Il a la note juste en tout, il donne à chacun son dû, aux Irlandais comme aux autres; mais il réclame sans hésiter les droits de sa race.

Maintenant, pour te montrer qu'il a, sinon du flair diplomatique, au moins du courage, je te dirai, ce qui n'est peut-être pas connu chez vous, qu'il a trouvé moyen, avant son départ pour la Palestine, d'aller passer trois jours à Aquila, chez Mgr Stagni. Si ce dernier fait le faux pas, après cela, de suivre la tactique de Sbarretti, vous aurez au moins la satisfaction de savoir que c'est parce qu'il le veut—ou bien parce qu'on lui aura donné à suivre un programme tout tracé d'avance par le secrétaire d'Etat, qui, comme... j'allais dire tous les

autres, penche du côté de la "nécessité" de l'Anglais en Amérique pour sauver le monde.

Ce que je viens de te dire n'est pas basé sur de simples suppositions. Je suis très "positif" de l'exactitude de ce que je viens d'avancer. Je ne le tiens pas de seconde main.

Bourassa a eu une audience du Saint-Père, mais ce qui s'y est passé, on ne le sait pas. En allant porter sa carte chez Merry del Val, il a rencontré dans l'antichambre Verret, le secrétaire de Lemieux, lequel Lemieux se trouvait dans le bureau du secrétaire d'Etat, à louer sans doute le statu quo.

Je ne suis ni diplomate ni prophète, mais ce que je pense c'est qu'il vous faut une campagne de presse des plus vigoureuses pour défendre vos droits. On est trop poli et trop réservé, dans la Canada français. On est trop timide.

Tout à toi en J.-C.

Rome, le 24 janvier 1911.

Je m'empresse de te communiquer une grosse nouvelle—maximi momenti. Ce qui me pousse à te l'apprendre, c'est que je sais qu'il faut agir tout de suite: le moment est propice. Voici l'affaire.

Aujourd'hui, entrevue entre Tampieri et Clapin. Ce dernier, que je voyais tout congestionné pendant le dîner, nous est arrivé au café presque bleu.

Après un moment de silence un peu gênant sortit l'histoire.—J'ai vu ce matin, dit-il, Mgr Tampieri. Il m'a dit:

1° Que le Canada était en feu. Guerre à mort engagée entre Canadiens-Français et Irlandais, surtout chez Mgr Fallon et Mgr Scolard;

2° Que les évêques canadiens les mieux vus à Rome venaient de protester ouvertement contre la campagne néfaste des Irlandais—en envoyant la *Catholic Extension*, si j'ose dire, à tous les diables;

3° Que Rome en est tout ébahie: Pape et cardinaux; que l'émotion dans la Curie est grande;

4° Qu'il ne comprend pas que nous ne l'ayons pas mis au courant...—Pourquoi, dit-il, ne nous avez-vous pas fait connaître la situation? Perche?"

A cette question, Clapin répondit:—Eh bien! monseigneur, est-ce que l'on m'a jamais consulté là-dessus? Est-ce que l'on a jamais consulté mes prédécesseurs?... J'ai vu, ajouta-t-il, Mgr del Val, la semaine dernière, et il ne m'a parlé de rien. Si l'on m'eût demandé mon avis, j'eusse pu peut-être donner des renseignements plus exacts que ceux qui vous ont été fournis par des intrigants.

Devant ce langage, je suis tombé des nues, et tous mes voisins de même... Le plus beau de l'affaire, c'est que Clapin avait à sa gauche, en cet instant même, un fils d'Erin, M. Maloney, vicaire-général de Hamilton, dans l'Ontario.

Mes assertions au sujet de Mgr Latulippe étaient exactes, je l'ai su depuis. Cet homme a fait un travail merveilleux auprès de tous ceux qu'il a pu aborder, tout en prenant la mine naïve et bonasse du bon vieux missionnaire.

De plus, j'ai appris ce que tu sais déjà sans doute: ce c'est Sbarretti qui a fait nommer Mgr Gauthier à Ottawa; qu'il a été le *backer* de Fallon; qu'il a essayé de faire étendre les limites du Manitoba mais qu'il a échoué dans ce projet (c'est lui-même qui l'avoue). Il est content du régime scolaire de l'Ouest et de l'article néfaste: je le lui ai entendu dire de mes propres oreilles.

Il vous faut battre d'action pendant que le fer est chaud. C'est le temps ou jamais—pendant que Rome est en émoi...

Rome, le 12 mai 1911.

Appendice... incroyable.

Je décaçhete ma lettre pour l'y insérer. Du collège Ecossais m'arrive l'étonnante nouvelle qui suit:

Sinnott, ancien secrétaire de Sbarretti, serait nommé premier évêque de Regina. Voilà une chose qui me renverse et va en renverser beaucoup d'autres.

Si la nouvelle est exacte, elle signifie: 1° Que Sbarretti a encore à Rome une influence puissante et je le crois;

2° Que le gâteau des provinces de l'Ouest est entamé;

3° Que les autres sièges, au fur et à mesure de leur développement, passeront des Canadiens-Français aux Irlandais.

Qui sait? l'évêché de Saint-Boniface fera peut-être flotter bientôt le drapeau vert, tout comme celui d'Ottawa.

Ce serait un signe des temps, un signe non équivoque. Que Sinnott quitte Ottawa, très bien; qu'on lui donne l'un des sièges vacants de l'Ontario, *transcat*; mais qu'il aille s'installer à Regina, c'est scandaleux, abominable!...

On pourra justement croire, après cela, que Rome se moque de l'élément canadien-français. M'est avis qu'il en est ainsi, malgré l'approbation—à fleur de peau, si je puis dire—qu'elle semble quelquefois avide de prodiguer à l'élément canadien-français, pour le calmer—et le tondre. Prends-en ma parole, les Cloches de Saint-Boniface n'ont plus qu'à sonner le glas...

LES CHEVALIERS ERRANTS

La terre a vu jadis errer des paladins;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte, et la lueur de leurs brusques passages;
Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice;
Ils foudroyaient le crime, ils souffletaient le vice;
On voyait le vol fuir, l'imposture hésiter,
Blémir la trahison, et se déconcerter
Toute puissance injuste, inhumaine, usurpée,
Devant ces magistrats sinistres de l'épée.
Malheur à qui faisait le mal! Un de ces bras
Sortait de l'ombre avec ce cri: Tu périras!

O les noirs chevaucheurs! ô les marcheurs sans trêve!
Partout où reluisait l'acier de leur corset,
Partout où l'un d'eux, calme et grave, apparaissait
Posant sa lance au coin ténébreux de la salle,
Partout où surgissait leur ombre colossale,
On sentait la terreur des pays inconnus;
Celui-ci vient du Rhin; celui-là du Cydnus;
Derrière eux cheminait la Mort, squelette chauve;
Il semblait qu'aux naseaux de leur cavale fauve
On entendit la mer ou la forêt gronder;
Et c'est aux quatre vents qu'il fallait demander
Si ce passant était roi d'Albe ou de Bretagne;
S'il sortait de la plaine ou bien de la montagne;
S'il avait triomphé du maure, ou du chenil
Des peuples monstrueux qui hurlent près du Nil;
Ouelle ville son bras avait prise ou sauvée;
De quel monstre il avait écrasé la couée.

Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus;
Ils s'appelaient Bernard, Lahire, Eclairadus;
Ils avaient vu l'Afrique; ils éciaillaient l'Inde
D'on ne sait quelle guerre effroyable en Judée;
Rois dans l'Inde, ils étaient en Europe barons;
Et les aigles, les cris des combats, les clairons,
Les batailles, les rois, les dieux, les épopées,
Tourbillonnaient dans l'ombre au vent de leurs épées;
Qui les voyait passer à l'angle de son mur
Pensait à ces cités d'or, de brume et d'azur
Qui font l'effet d'un songe à la foule éfarée,
Tyr, Héliopolis, Solyne, Césarée.
Ils surgissaient du sud ou du septentrion,
Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,
Marchant seuls au sentier que le devoir indique,
Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
La vague obscurité d'un voyage éternel;
Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin, au'ils en étaient terribles;
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons.

La Légende des Siècles.

Victor Hugo.

Le Rêve du Loup

Le loup de La Fontaine, écoutant les sages propos du chien au col pelé,

Se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Je fais parfois ce rêve du loup.
Je ne dirai pas que j'éprouve un noir chagrin de me voir en guerre contre ceux-ci et ceux-là, et que leur colère me fasse maudire le jour où la plume est venue se placer dans ma main sous cette forme qui les désoblige tant. Cependant un autre outil et un autre travail ne me déplairaient point. Dans le fond de l'âme, j'aimerais à louer, pour le seul charme de la chose. Je m'y suis essayé quelquefois, chaque fois j'y ai pris plaisir. Rendre une justice douce, encourager des efforts honnêtes et heureux, admirer, quand l'occasion se rencontre, ô aimable vocation! Peu de gens s'y adonnent: c'est de quoi je suis étonné. Je ne parle pas de louer toujours, en homme payé pour cela; il doit y avoir du dégoût, et si ceux qui le font n'en ressentent pas, ils en inspirent; mais louer de coutume, avec un grain de sel pour l'assaisonnement et l'utilité...

Où; et je prendrai cette jolie devise que j'ai lue dans un joli livre du P. Bouhours, excellent modèle en ce genre: une abeille et ces mots: *Sponte favos, aegrè spicula*, le miel de gré, le dard à regret. Je détournerai mes yeux des oeuvres tristes et bêtes, des gros livres brutaux, des petits livres pervers; j'éviterai le chemin des aspics pour n'être plus saisi de cette soudaine horreur qui me porte à leur mettre le pied sur la tête; et de leur côté les aspics m'éviteront, et je vivrai en bonne paix avec ces souples et prudentes créatures, et l'on ne m'appellera plus Tartufe, et l'on dira que j'ai du talent et de la probité.

Et les aspics eux-mêmes et les crapauds eux-mêmes, dit Shakespeare, finiront par siffler cette chanson. Je n'aurais pourtant à faire qu'une petite lâcheté... Mais je n'aime pas assez la gloire.

J'ai dans mes armoires, peut-être dans mes paniers, certains volumes, certaines lettres qui me permettraient de semer et de faire lever promptement une graine de louanges en des lieux où l'on serait étonné de me voir cueillir pareille moisson. L'on croit que c'est un négocié laborieux; au contraire! cela va tout seul. *Donnant, donnant*, marché conclu. Je loue ce monsieur qui attaque ma foi, mes supérieurs, mes amis, tout ce que je révere et tout ce que j'aime: c'est une traite à vue et qui sera payée scrupuleusement; ce monsieur me louera. Nous procéderons très-adroitement; nous nous loueront l'un l'autre sans scandale, réservant nos opinions, les combattant même, mais célébrant réciproquement nos mérites personnels et particuliers, moi sa ballade, lui mon sonnet, et la candeur égale de nos âmes.

Quel mal y a-t-il à cela? Je le tiens pour un cuistre ignorant, c'est vrai! et de plus, je suis sûr, comme de vivre, qu'il se trompe à dessein, et que son ignorance, très-réelle sur certains points, est sur d'autres absolument volontaire; j'en ai la preuve multipliée; j'ai la preuve que c'est avec résolution et d'une volonté constante qu'il attaque et calomnie la vérité. Mais, ai-je besoin de le dire, et ne puis-je laisser croire que je le trouve plein de savoir et de conviction, surtout lorsqu'il m'en doit rendre à peu près autant?

Hélas! que j'entrerais bien dans ces raisons! Que je serais doux, tranquille, heureux, respecté, membre de la Société des gens de lettres, porté pour la croix le 15 août prochain, si je n'avais cette infirmité de sentir mes cheveux se dresser au seul aspect de la bête d'encre et de vouloir, sans délibération, lui broyer la dent, de peur qu'elle ne morde l'enfant ou le pauvre qui va passer pieds nus!

Et, me proposant de l'éviter, je m'exerce encore, sans même y penser, à un certain sifflement qui l'attire.

Louis Veillot.

Les Odeurs de Paris.

SIMPLES REFLEXIONS

(Du *Messenger*, de Lewiston, dans le Maine)

Mgr Walsh a fait un petit discours devant les jeunes filles de la St-John Academy, hier, à Portland. Il a exprimé l'espoir que jamais il n'y aurait de suffragettes parmi elles, ajoutant que si jamais l'Etat accordait le droit de vote aux femmes, elles en profiteraient sans doute pour l'exercer en faveur "de nos foyers et de nos libertés".

Nos foyers, c'est parfait, nous en avons tous un; mais nos libertés?... L'évêque n'a pas spécifié: veut-il dire les siennes? En ce cas nous n'en connaissons pas qui soient dignes de ce grand mot.

Le jour de la Saint-Patrice, on voit un grand nombre de Canadiens porter les couleurs vertes; avez-vous déjà vu le tricolore sur des poitrines irlandaises? Nous voudrions bien qu'on nous en citât un exemple. Les Irlandais montrent bravement et fièrement leurs couleurs nationales: ils font bien. Affichons donc les nôtres, nous aussi, le jour de notre fête. Mais de grâce, ne soyons pas assez mous, assez peureux, assez basement flagorneurs ou assez volages pour en devenir verts. A côté des brillantes couleurs étoilées, étalons nos couleurs à nous. Elles abritent dans leurs plis assez de gloire, assez de grands souvenirs pour que nous en soyons fiers.

(Loyal avertissement)

DANGER!

NOS RÉCLAMES

Tout le monde ne peut pas songer à s'acheter un immeuble de \$242,000, comme l'ont fait la semaine dernière quatre financiers montréalais, et j'avoue que je serais moi-même bien embarrassé de payer seulement cent pieds carrés de ce terrain qui vaut son pesant d'or. Je puis cependant me permettre de spéculer sans beaucoup de risques sur les valeurs que m'indique un courtier d'immeubles bien connu sur la place. Ce courtier sait où se trouvent les terrains bon marché, à la portée des petites bourses, et qui sont destinés à augmenter de prix en peu de temps. Si vous voyez à ce sujet M. J.-B.-D. Légaré, il se fera un devoir de vous indiquer sans tarder des occasions admirables dont vous saurez profiter. Bureaux, 11 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6629.

"Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
"Bon souper, bon gîte et le reste?"

Ce sont les vers que se répétait hier après-midi Eveline quand je l'eus quittée pour m'aventurer seul dans les champs qui séparent notre nid des bureaux de l'Action. Elle se doutait bien que je trouverais à souper, ma ceinture étant gonflée de doublons, — aussi un gîte, car le lit du sage est partout; — mais le reste...? Le reste, je l'avais dans ma poche et, malgré le soleil torride, je ne sentais pas la soif, car je venais de porter à mes lèvres un flacon plein d'une délicieuse boisson. C'était de ce fameux ginger ale Frisco, que fabrique pour ses amis, et le public en général, M. Jules Durand, son inventeur. — Frisco Soda Water Company, 398 rue Saint-Dominique; téléphone: Main 3766.

Monsieur McMahon, échevin de notre Ville et chargé par celle-ci d'aller représenter les Canadiens-Français aux fêtes commémoratives de Mobile, nous est revenu avec un excellent souvenir de son voyage, le désir d'en faire plusieurs autres du même genre, un complet neuf et une note à payer de \$137.20. Malgré nos pégrinations (style noble) dans les diverses parties du monde, nous ne connaissons encore de mobile que l'échelle de taux de la compagnie du gaz, qui ne l'est pas du tout, mais nous aurions cru qu'un échevin, fût-il de Montréal, pût subsister là-bas, pendant une semaine, pour moins de \$137.20. Il faut croire que la capitale de l'Alabama ne possède pas un seul restaurant comme les nôtres. Un échevin, que disons-nous? un prince, pourrait manger à Montréal pour vingt-cinq cents par repas, et ne pas déroger. Il n'aurait qu'à se rendre chez Bonneville, qui, dans ses salons princiers du nouveau Café Saint-Gabriel, sert des festins pour le quart d'un tout petit dollar.

J'ai marché l'autre nuit dans une plaine aride où le vent me jetait sur son souffle perfide les grains d'un sable amer qu'il portait par millions, paralysant ma voix et ma respiration. Je suivais un chemin rocailleux, plein de ronces, coupé d'ormières et de trous où l'on s'enfonçait. Ma soif était terrible et mes gémissements se répétaient sous le sombre firmament. Mes yeux étaient voilés, mes lèvres douloureuses et je n'avais pas même un peu de *Savourouse*.

NOTE DE LA REDACTION. — *Voyant notre rédacteur atteint soudainement d'aliénation mentale, il ne nous reste plus qu'à terminer nous-même ce chapitre. La Savourouse, boisson exquise entre toutes, est une eau de Vichy des sources de Saint-Yorre à laquelle on a ajouté du jus de limons ou de citrons. Elle est à la fois rafraîchissante, dépurative et réconfortante. En vente au détail dans toutes les bonnes maisons. Pour l'achat en gros, Laporte, Martin & Cie, 568 rue Saint-Paul; téléphone: Main 3766.*

Nous venons de signaler à M. Blue une la: une dans le recensement. Aujourd'hui, on demande aux gens s'ils sont fous, aveugles, sourds-muets, idiots ou paralytiques. On veut savoir si leur mère a eu des enfants ou si leur cousin-germain a épousé sa cuisinière, mais on oublie de leur poser une question importante à tous les points de vue, celle qui résoudrait d'un seul coup toutes les difficultés et tous les doutes pouvant exister quant à leur mentalité. A l'avenir, qu'on demande simplement: "Où achetez-vous vos meubles et vos tapis?" Si la personne vous répond que N.-G. Valiquette est son fournisseur, vous savez tout de suite que vous avez affaire à un homme ou à une femme de goût et de bon conseil. Les meubles de Valiquette sont en effet les meilleurs de la ville et le fait qu'avec cela ils se vendent encore meilleur marché que les autres, devrait vous décider à les essayer sans retard, si vous ne l'avez déjà fait. — N.-G. Valiquette, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 4132.

Est-ce pour me taquiner, pour m'éprouver ou simplement pour s'amuser, je l'ignore, mais le fait demeure qu'Elle me fit poser une heure sous la pluie battante, les pieds dans une flaque d'eau. Par bonheur, il y avait non loin de là un restaurant grec où j'entraî me faire servir une glace et l'enfant grec qui me l'apporta me demanda — non de la poudre et des balles — mais dix sous que je lui remis avec regret car je venais de goûter au mélange atroce qu'il avait déposé devant moi. — Avec quoi? dis-je à l'enfant grec, fabriquez-vous vos glaces à la crème? L'enfant ne répondit pas, mais appela le patron à qui je renouvelai ma question. — Mais, me dit celui-ci, avec de la crème, naturellement. — Connaissez-vous la crème Laurentia? — Non, fit-il en ouvrant de grands yeux étonnés. — Si je vous disais que la crème Laurentia fait une glace meilleure, plus légère, plus homogène que la vôtre, et surtout d'un bien meilleur goût, me croiriez-vous? Avec un gallon de cette crème Laurentia, monsieur, vous feriez autant de glaces qu'avec cinq pintes de crème ordinaire. Cependant la crème Laurentia ne vous coûte pas plus cher et il vous suffira de l'essayer une fois

pour n'en plus vouloir d'autre. Tous les produits des laiteries Laurentia sont non seulement pasteurisés et stérilisés, mais homogénéisés — vous m'entendez bien, monsieur, homogénéisés. Le lait homogénéisé Laurentia a déjà fait ses preuves dans tous les grands hôpitaux du monde et il n'est pas de médecin sérieux qui ne l'ait recommandé pour la nourriture des enfants de tout âge et des vieillards. Il est plus riche que le lait ordinaire; il a plus de saveur, et se conserve indéfiniment pourvu qu'il soit hermétiquement embouteillé. Pour plus ample information, s'adresser aux bureaux de la compagnie, 21 rue Saint-Pierre; téléphone: Main 3152.

— Qu'allons-nous faire demain? me demanda Blanche. Quelle promenade me réservez-vous? Dites, irons-nous cueillir des marguerites aux champs, ou m'offririez-vous tout simplement une promenade en gondole au Parc Lafontaine? — Je ferai mieux que cela, Blanche de mon âme... Je vous conduirai demain quelque part où vous pourrez voir côte à côte des montagnes russes, une exposition de l'Ouest américain, des chevaux savants et vingt autres attractions merveilleuses, réunies dans l'espace de quelques arpents. Pour tout dire en un mot, nous irons ensemble, demain, au Parc King-Edward. Il nous sera facile de nous y rendre, et non moins d'en revenir, car la compagnie du tramway envoie, au retour, des voitures par douzaines au-devant des voyageurs. Des bateaux partent régulièrement pour l'île à tous les quarts d'heure, du quai Racine, en face des usines de locomotives de la Longue-Pointe. Prix de l'entrée au Parc, passage compris: vingt sous.

Clotilde avait passé l'après-midi à "magasiner". Elle avait visité vingt magasins, marchandé cent quatre-vingt-sept articles et fait l'emplette d'une pelote de soie rose pour confectionner une cravate à Romuald, son époux. Quand je la rencontrai, au coin de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Hubert, elle me dit: — Cher ami, je suis épuisée!... — Qu'y a-t-il?... — J'ai passé toute l'après-midi à découvrir la soie qu'il me fallait et je suis mourante de fatigue... — Alors, j'ai le remède ici près. — Et je la conduisis chez le pâtissier Kerhulu, tout près du coin susdit. Elle mangea trois babas au rhum, six éclairs au chocolat, autant au café, une demi-douzaine de mokas, la moitié d'un Saint-Honoré et quelques tartes aux fraises qu'elle arrosa de deux verres de lait. Puis elle me dit: — Je me sens bien mieux, maintenant... Si vous voulez me donner votre bras, nous irons à la maison, où Romuald doit m'attendre. Nous souperons ensemble. Avant de quitter la pâtisserie-charentaise Kerhulu, elle avait emporté un pâté froid et une galantine au foie gras dont je vous dirai plus tard des nouvelles. 176 rue Saint-Denis (juste en face de l'Université); téléphone: Est 799. — Livraison à domicile.

N. B. — La maison Kerhulu se fait une spécialité de la préparation de banquets intimes, dîners pour associations d'anciens élèves, etc. Conditions raisonnables; service parfait.

La solitude à deux, même avec la plus charmante des femmes, devient un peu fatigante quand elle a trop duré: je m'en aperçus dès l'après-midi du onzième jour que nous passions, Virginie et moi, sur les rives enchantées du lac Perdu. La pêche — à la ligne ou autrement — avait perdu ses attraits, le paysage était devenu monotone, le soleil trop brillant, l'herbe trop fraîche, l'eau pas assez chaude et le canot mal commode. Virginie — les femmes s'aperçoivent tout de suite de cela — vit bien que le temps me semblait long et elle essaya de me distraire. Elle me fit lire des romans, qui me parurent inutiles; des pièces de théâtre, que je déclarai stupides, et des histoires comiques, qui me donnèrent envie de pleurer. — Tout à coup, une publication médicale anglaise attira mon attention. C'était le *Lancet* de Londres, revue autorisée entre toutes, et par curiosité j'en parcourais les pages quand je tombai sur cette phrase "The purest form in which tobacco can be smoked..." "La manière la plus pure de fumer le tabac..." Je voulus voir de quel tabac il s'agissait et je ne fus nullement surpris de constater que c'était celui qui sert à la fabrication des cigarettes *Sweet Caporal*. Mûries dans les plantations de la Virginie et du Connecticut, à l'abri des intempéries et du soleil trop ardent, les feuilles de ce tabac possèdent un parfum tout particulier, qui ne doit rien aux produits chimiques. La feuille est récoltée soigneusement, séchée lentement et préparée habilement, puis hachée suivant un procédé spécial qui lui conserve tout son arôme. Ainsi s'explique que la *Sweet Caporal* est la meilleure des cigarettes. — Le *Lancet* avait raison...

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... disait il y a quelques siècles notre excellent ami Joachim du Belley, qui ne connaissait rien des voyages, n'en ayant fait d'autre que celui de Paris à Saint-Denis (1) quand il était parti à pied pour se rendre d'une ville dans l'autre. Si Joachim vivait aujourd'hui, sa Muse trouverait bien autre chose à dire des voyages et nous le pourrions entendre chanter les excursions en aéroplane et les traversées de quatre jours. Nous le verrions exalter en vers de six, huit, dix ou douze pieds les charmes d'une traversée sur un navire rapide, confortable et luxueux. Il passerait son temps à célébrer les délices d'un voyage à bord du *Royal-George* ou du *Royal-Edward*, ces deux magnifiques paquebots de la ligne *Royale* qui font le service entre Montréal et Bristol. Quant à vous décrire moi-même le confort qui règne à bord de ces navires, je ne m'en sens pas digne. Il faudra que vous les visitiez pour vous rendre compte de ce que l'art moderne peut faire. Si vous n'en avez pas le temps, téléphonez du moins au *Canadien-Nord*, bureaux de la Banque Impériale, pour demander une brochure explicative illustrée. — Téléphone: Main 6570.

(1) Note de la Direction. — Notre rédacteur est fort en histoire, cela se voit!

PRÊTS À VENDRE TOUTE UNE RACE

Comment les diplomates de la Cour de Rome, dans l'espoir d'avancer les intérêts temporels de l'Église, sont en train de livrer les Canadiens - Français à l'Angleterre impérialisante.

"Publiez des archives du Vatican, écrivait Léon XIII au bénédictin dom Gasquet, tout ce qui a quelque valeur historique, que cela jette du crédit ou du discrédit sur les autorités ecclésiastiques."

Et l'illustre pontife ajoutait:

"Si les Évangiles étaient écrits de nos jours, on justifierait le reniement de saint Pierre et on passerait sous silence la trahison de Judas pour ne pas offenser la dignité des apôtres."

Au risque d'encourir le blâme des personnages prudents dont Léon XIII définissait ainsi la mentalité, nous osons dire qu'il se poursuit à Rome, à cette heure même, une intrigue scandaleuse, révoltante...

Pleinement conscient de la gravité de nos paroles, nous affirmons ici qu'un marché s'organise actuellement, entre la Cour de Rome et Downing-Street, dans le but de vendre à l'Angleterre impérialisante, c'est-à-dire assimilatrice, toute la race canadienne-française.

Si ce marché réussira jusqu'au bout, ou si l'on verra le Pape, finalement dérompé, y opposer son veto, nous l'ignorons. — Que le Souverain-Pontife soit dès maintenant fixé sur le tact et le discernement de certains prélats anglicaniseurs, la chose ne saurait faire de doute, du moins si l'on s'en rapporte à des déclarations comme celles que nous avons publiées samedi dernier... Mais qu'il ait pu juger, aussi bien que leurs moyens, le fond même de leur entreprise et en apercevoir l'aspect véritablement odieux, la chose paraît bien improbable: il lui aurait fallu pour cela pénétrer trop de ruses et trop de mensonges.

En tout cas, ce qui est hélas! certain, c'est que cette entreprise rallie autour d'elle, en ce moment, la presque totalité des influences qui gravitent autour du Saint-Siège.

Elle a d'abord pour champion le secrétaire d'Etat du Vatican.

Le cardinal Merry del Val désire l'assimilation des Canadiens-Français non seulement à cause de ses sentiments anglophiles (on sait qu'il est anglais par sa mère), mais encore et surtout parce qu'il y trouve un moyen de réaliser sa plus chère conception politique.

Voyant l'Église perdre constamment du terrain dans tous les pays latins, Mgr Merry del Val s'est dit depuis longtemps, avec beaucoup d'autres, que l'avenir du catholicisme est plutôt du côté anglo-saxon. Opérer un rapprochement entre Rome et l'Angleterre, obtenir de la Couronne anglaise le plus de privilèges possible pour l'Église, tel est donc devenu l'objectif principal de sa politique. C'est pour atteindre ce but qu'il est prêt à conclure, au nom de l'Église, une alliance avec les impérialistes de Londres, et c'est pour cimenter cette alliance qu'il est prêt à sacrifier la race canadienne-française aux assimilateurs...

Les lettres de Rome que nous publions aujourd'hui, dans une autre page, et qui émanent de deux Canadiens éminents, admirablement placés pour se renseigner sur ces sujets, nous fournissent là-dessus des données très précises:

"On ne se gêne nullement, ici, dit le premier de ces deux, pour parler des demandes de l'Angleterre — chose soigneusement dissimulée au Canada... A ce sujet, voici l'idée de Son Excellence (le cardinal Merry del Val):

"C'est qu'il faut faire pression sur les catholiques canadiens pour leur faire accepter les demandes de l'Angleterre, afin de gagner l'influence anglaise à la cause catholique. En d'autres mots, il faut sacrifier les catholiques du Canada pour le bénéfice des catholiques des pays anglais en général."

L'autre correspondant n'est pas moins positif:

"En disant qu'il se fait à Rome, depuis novembre, un travail gigantesque contre le français... je ne t'apprends rien de nouveau," écrit-il tout d'abord.

Et plus loin:

"...Je constate que l'on fait en ce moment, ici, une guerre à mort à l'élément français du Canada.

"...L'Angleterre impérialiste veut faire intervenir l'influence de Rome pour vous inviter indirectement à plier l'échine devant l'inévitable: la fusion par la voie de l'impérialisme."

"...Ce que je puis t'affirmer sans crainte d'exagération, c'est que, à Rome, le parti de langue anglaise achève de faire sombrer la barque canadienne-française. Quant à la barque franco-américaine, elle est déjà coulée à pic."

Et ailleurs encore:

"...Le secrétaire d'Etat, comme... j'allais dire tous les autres, penche vers la nécessité de l'Anglais en Amérique pour sauver le monde.

"Ce que je viens de te dire n'est pas basé sur de simples suppositions. Je suis très positif de l'exactitude de ce que je viens d'avancer. Je ne le tiens pas de seconde main."

Mais le cardinal Merry del Val n'est pas le seul tenant de ces idées. Les cardinaux qui dirigent avec lui la politique romaine sont également, pour la plupart, de déterminés anglophiles, qui trouveraient aujourd'hui tout naturel, pour avancer les intérêts temporels du catholicisme, d'atteler l'Église au char impérialiste.

Sait-on par exemple que le cardinal Vannutelli, qui présida l'an dernier au Congrès Eucharistique de Montréal, était venu au Canada avec l'intention bien arrêtée de prêcher aux Canadiens-Français le ralliement à la politique navale de l'Angleterre?

Nous citons à ce sujet un fait que personne ne contredira:

L'Empress of Ireland, qui amenait au Canada le délégué papal, venait de quitter Rimouski, où plusieurs prêtres canadiens, accourus au-devant de Son Eminence, étaient montés à bord du paquebot. Comme on allait bientôt arriver à Québec, quelques-uns de ces prêtres, prenant à part le cardinal, lui dirent: — Eminence, dans quelques heures, nous serons à Québec, où nous allons rencontrer les journalistes... Si vous avez quelque chose à leur dire, nous pourrions le leur communiquer de votre part. — Nous pourrions peut-être leur demander, répondit le cardinal, de dire à leurs lecteurs que Rome serait très heureuse de voir la population canadienne-française appuyer la politique navale du gouvernement, afin de contribuer à donner une forte flotte à l'Angleterre, qui a tant fait pour l'Église en ce pays...

Telle fut la réponse du cardinal, et nous en pouvons garantir, sinon le texte, au moins la substance. Il la donna en présence de plusieurs prêtres de Montréal, dont nous pourrions au besoin citer les noms.

Heureusement ces prêtres expliquèrent au délégué que la marine était chez nous une question "brûlante", à laquelle on ne pouvait toucher sans danger, et il comprit qu'il lui vaudrait mieux en effet n'en point parler.

Il n'en parla donc point et il ne se trouva dans tout le Congrès, pour prôner la politique "anglo-saxonne", que l'archevêque de Westminster, Mgr Bourne.

Que le cardinal Vannutelli, cependant, de même que le cardinal Merry del Val, partagent tous deux entièrement les vues de Mgr Bourne, c'est un fait sur lequel, depuis longtemps, il ne saurait subsister le moindre doute.

Il n'y a d'ailleurs pas à se le dissimuler, non seulement ces deux cardinaux, mais encore presque tous leurs collègues, dans le monde de la diplomatie romaine, sont des partisans de la politique anglo-saxonne — c'est-à-dire, au point de vue canadien-français, la politique d'assimilation.

Faut-il ajouter que, de toutes les influences qui s'emploient aujourd'hui, auprès du Saint-Siège, à faire triompher cette politique, il n'en est pas de plus agissante que celle du haut clergé irlandais?

Les évêques irlandais ne demandent qu'une chose à Rome en ce moment: c'est d'unir tout de suite ses destinées aux destinées impérialistes, c'est de conclure sans retard un concordat secret avec Downing-Street — sur le dos des Canadiens-Français (voir les documents que nous publions ailleurs).

"Politique maudite, cent fois maudite politique!" écrit à ce sujet l'un des correspondants que nous citons... Depuis quand l'autorité spirituelle de l'Église est-elle mise au service de la politique humaine, politique, dans le cas présent, hostile d'ailleurs, par-dessus le marché, à l'Église elle-

même? La preuve n'est-elle pas faite cent fois que cette ingérence de l'Église dans la politique lui a toujours été néfaste, et qu'elle ne s'en est jamais tirée qu'avec des contrats inavouables et des concordats déshonorants?"

De ces "contrats" et de ces "concordats", le haut clergé irlandais, pour sa part, en trouverait sans peine plus d'un dans ses annales. Et c'est ici le lieu de rappeler une page d'histoire qui n'est pas sans jeter quelque lumière sur la situation présente...

On sait que, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les catholiques irlandais jouissaient d'une entière liberté en matière religieuse. Ils ne recevaient pour leurs prêtres et leurs évêques aucune aide quelconque de la Couronne, mais d'un autre côté les nominations épiscopales ne dépendaient que d'eux seuls, le gouvernement anglais n'ayant absolument rien à y voir. Cela dura ainsi jusqu'en 1798, alors que lord Castlereagh, voulant s'assurer à l'avenir le choix des évêques catholiques, parla d'un rapprochement avec Rome et l'Épiscopat irlandais, auquel il voulait bien promettre d'avance de grasses prébendes.

Les membres du haut clergé catholique d'Irlande, s'étant réunis en congrès à Dublin pour étudier la proposition du noble lord, s'y rallièrent sans difficulté. De leur réunion il resta ces deux vœux, votés à l'unanimité:

I.—"That in the appointment of Roman Catholic prelates to vacant sees within the kingdom, such interference as may enable it to be satisfied of the loyalty of the person appointed, is just and ought to be agreed to."

II.—"That a provision through Government for the Roman Catholic clergy of this kingdom, competent and secured, ought to be thankfully accepted."

C'est ainsi que le haut clergé irlandais vendait à l'Angleterre, pour de grasses prébendes (competent and secured), les libertés des catholiques irlandais et qu'il abandonnait à Downing-Street la nomination des évêques catholiques!

Ce marché, resté secret jusqu'en 1810, provoqua dans toute l'Irlande, quand il fut enfin connu, une crise qui faillit aboutir à un schisme. De partout s'élevèrent les plus violentes protestations. On tenait des réunions où l'on dénonçait les évêques, l'agitation était extrême. O'Connell s'écriait "qu'il voulait bien aller prendre sa religion à Rome, mais qu'à l'avenir il irait tout aussi bien prendre sa politique à Constantinople"...

A la fin les évêques durent céder, le concordat fut rompu. C'est-à-dire qu'il fut rompu au grand jour pour être renoué sans retard dans l'ombre: neuf ans plus tard lord Wellington faisait nommer au siège d'Armagh, de préférence à tous les autres candidats, l'homme de son choix; lord Castlereagh obtenait la nomination de son protégé Collins au siège de Cahel... Et ainsi de suite. C'en était fait de la liberté du catholicisme en Irlande.

Voilà comment le haut clergé irlandais livrait le peuple irlandais à un siècle. Aujourd'hui, il veut nous livrer à notre tour. C'est à nous de dire si nous allons le laisser faire.

On sait assez comment il nous traite partout où il règne.

Dans des paroisses aux 98 centièmes canadiennes-françaises, on voit un curé qui ne parle pas un mot de français — plus que cela, qui publiquement exprime son mépris pour notre langue.

Dans des diocèses aux trois-quarts canadiens-français, l'évêque est souvent un ennemi déclaré du français.

Les nouveaux diocèses de l'Ouest vont être donnés aux Irlandais, Ottawa leur appartient déjà, demain peut-être ils auront Saint-Boniface...

A Rome, ils sont tout-puissants. Ils ont beau, comme Mgr O'Connell, faire le scandale public dans leurs diocèses et, même, travailler ouvertement contre la religion, ils restent en grâce auprès du Vatican, ils sont assurés d'être faits archevêques ou cardinaux malgré tout. Quant aux pauvres Canadiens, leurs requêtes et leurs mémoires iront au panier trois fois sur quatre...

Alors comment faire... comment faire pour obtenir justice?

Pour obtenir justice, nous le disons sans hésiter, il s'agit maintenant de parler fort et de frapper dur. Nous ne gagnerons quelque chose que par ce moyen-là. Nos protestations timides ne serviront jamais qu'à faire rire de nous.

Il en est aujourd'hui de la justice de Rome comme du royaume des Cieux, lequel, dit l'Évangile, appartient aux violents.

Il y a près du Saint-Siège en ce moment, à côté d'hommes dignes de toutes les admirations, beaucoup de personnages qui, par manque de calcul ou par trop de calcul, compromettent gravement les intérêts de l'Église. Ce ne sont pas malheureusement, à l'heure qu'il est, ceux qui ont le moins d'influence — et c'est à ceux-là que nous disons qu'il faut parler fort.

Comme l'écrit ce vénérable prêtre dont nous publions aujourd'hui les lettres, "il faut lutter à bras raccourcis"...

Assez longtemps avons-nous protesté de notre obéissance et de notre soumission aveugle aux décisions de Rome. Assez longtemps avons-nous répété que nous sommes de bons moutons, toujours prêts à nous laisser tondre. Il est temps que nous changions un peu d'attitude.

Il n'est pas question de se révolter ni de déclarer tout de suite un schisme. Mais il s'agit de bien faire comprendre à Mgr Merry del Val et à ses amis que nous n'entendons pas être traités en parias dans l'Église.

Quels que soient ses desseins, nous ne lui reconnaissons pas le droit d'agir comme il fait. Même pour obtenir au catholicisme des privilèges du gouvernement anglais, même pour avancer les intérêts temporels de l'Église, on n'a pas le droit de sacrifier tout un peuple, on n'a pas le droit de vendre toute une race.

Jules Fournier.

AVIS IMPORTANT... OH COMBIEN!

Nous avons adressé à tous nos nouveaux abonnés, il y a huit jours, une lettre les priant de nous faire parvenir, dans le moindre délai possible, le prix de leur abonnement.

La plupart ont répondu avec empressement à cet appel.

Il reste seulement quelques retardataires, auxquels il nous faut rafraîchir la mémoire. Nous espérons que samedi prochain il n'en restera plus un seul. — Allons, mon cher lecteur, un bon mouvement! Aujourd'hui, — tout de suite, — A L'INSTANT MEME, envoyez-nous votre chèque.

Voyons, là, entre nous, est-ce que ça n'est pas donné, un journal comme l'ACTION, à deux piastres par année?...

M. Turgeon est toujours inconsolable. C'est, hélas! la vérité. Sa tristesse augmente à chaque instant. Il a constamment présents à l'esprit les avantages qu'il a perdus en perdant Spencerwood: dîners de gala, bals officiels, lambris dorés, bon souper, bon gîte et le reste... Pourquoi est-il seul à souffrir de la sorte, lorsque tous les autres sont casés à leur goût, lorsque M. Gouin se balade en Europe, lorsque M. Parent lui-même est président du "transcontinental"? Vraiment le Ciel n'a pas été juste pour lui. M. Laurier non plus, du reste. Maintenant, tout ce qui l'attend, c'est, pour le reste de sa vie, une pauvre petite place de conseiller législatif, avec la misère sans doute sur ses vieux jours... Car, quoi qu'on en dise, il n'a pas su profiter du bon temps pour faire des économies. Comme il le regrette! Mais on ne refait pas sa vie. — Non, s'écria-t-il à haute voix, on ne refait pas sa vie! — C'est une erreur, mon cher, lui dit alors d'Hellencourt, en lui tapant sur le ventre. — Cette marque de familiarité de la part de d'Hellencourt augmenta encore son noir chagrin. Il fronça violemment le sourcil droit. Mais d'Hellencourt fit semblant de ne rien voir: — Mon cher, reprit-il, il est encore temps de vous enrichir, si vous y tenez vraiment. Vous n'avez qu'à vous acheter quelques lots à Strathmore Acres: dans trois ans ces terrains auront décuplé de valeur. — M. Turgeon fixa le directeur du Soleil d'un oeil interrogateur: — Cette propriété, poursuivait d'Hellencourt, cette propriété se trouve près de la gare de Strathmore, à moins d'une demi-heure du coeur de la ville, et l'accès en est aussi facile que celui des faubourgs de Montréal. Les terrains vendus par Georges Marcil sont de la même grandeur que ceux de la ville et d'une situation tout à fait exceptionnelle. Ils ne coûtent que 69 piastres. — Peut-être, mais je n'ai pas 69 piastres, répondit M. Turgeon. — Qu'à cela ne tienne! s'écria triomphalement d'Hellencourt, les conditions de ventes sont extrêmement faciles. Vous payez 10 p.c. comptant, c'est-à-dire \$6.90, et le reste par versements mensuels de \$5.00. Si vous voulez aller visiter ces immeubles, rien n'est plus simple: M. Marcil se chargera même de vous payer votre tramway. Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Georges Marcil & Cie, 180 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 3791.

UN BON JOURNAL DOIT BIEN VALOIR UN MAUVAIS CIGARE. ACHETEZ L'ACTION: EN VENTE PARTOUT, CINQ SOUS LE NUMERO.